

Retour à Bagheria

de Dacia MARAINI

Benvenuti

Synthèse de Jeanine LAFOREST

« **RETOUR à BAGHERIA** » n'est pas un roman, mais un récit autobiographique

Devenue adulte, après une très longue absence, Dacia revient en Sicile. Descendante d'une vieille famille aristocratique palermitaine en pleine décadence, elle raconte son retour dans un environnement qu'elle ne connaissait pas, puisqu'elle avait un an lorsqu'elle est partie au Japon avec ses parents.

Le père de Dacia MARAINI, Fosco, brillant anthropologue désireux de fuir l'Italie fasciste, participe à un concours international et gagne une bourse pour étudier une peuplade en voie d'extinction- du Nord du Japon : les HAINU.

Il y emmène sa femme et sa fille Dacia. Là-bas, naissent deux autres filles

De 1943 à 1946, ils sont tous internés dans un camp de concentration Japonais. Car Fosco MARAINI refuse de reconnaître officiellement le gouvernement militaire japonais qui avait fait pacte d'allégeance avec l'Italie et l'Allemagne- et il refuse de signer l'adhésion à la république de SALO,

C'est en 1947, alors que Mariana a 7 ans, qu'ils reviennent à BAGHERIA en SICILE, dans la région de PALERME.

Le livre commence lors du retour par la description d'une charrette tirée par un cheval famélique qui les ramène à la Villa. « ***un cheval d'après-guerre qui mangeait du foin sale et bon marché, peinait à nous traîner tous, bien que nous n'ayons presque pas eu de bagages*** ».

Les souvenirs du Camp de concentration s'entremêlent aux souvenirs familiaux. :

- Tout en relatant les bombardements, qu'elle compare, avec son esprit d'enfant à des feux d'artifice, elle parle de la mort qu'elle côtoie fréquemment:

« La mort et moi, étions devenues parentes. Je la connaissais très bien. Elle m'était familière, comme une cousine idiote avec laquelle on a envie de jouer et de qui l'on peut s'attendre à n'importe quoi : aussi bien à un geste affectueux, à un baiser, comme à un coup de couteau »

Les privations subies dans le camp, sont un des souvenirs les plus marquants de cette période.

« On parlait surtout de nourriture, du matin au soir, pour satisfaire par l'imagination cette faim qui nous desséchait la bouche et nous contractait les entrailles.

---Tu te souviens des pâtes aux aubergines que l'on mangeait à Palerme ?

Tu te souviens des sardines farcies ?, Tu te souviens---

Les conditions d'existence étaient épouvantables pour tous, et surtout pour les enfants :

« Là, j'ai connu les rizières infestées de serpents et de sangsues. J'ai connu la chaleur étouffante de certains après-midi sans nourriture ou le rêve d'une pêche juteuse et fraîche se faisait si vif qu'il vous poussait à mordre votre propre main. »

Et pire encore, les conditions sanitaires :

« En attendant, j'apprenais à tirer de mon derrière, certains vers longs et joufflus qui mangeaient ce peu de riz qui était notre seule nourriture dans ce camp. »

Puis vient la nostalgie de la Bagheria d'avant : Bagheria qui ne correspond déjà plus à la description idyllique que sa mère lui en faisait dans le camp

Retour à Bagheria

de Dacia MARAINI

Benvenuti

Bagheria créée il y a très longtemps par les Arabes, « BAB EL GHERIB : « PORTE DU VENT » était une splendeur architecturale.

Les nobles palermitains du 18^e siècle qui possédaient leurs Palais à PALERME avaient fait de BAGHERIA leur lieu de villégiature avec de somptueuses villas aux décors baroques, des jardins d'été, entourés de fontaines, de citronniers et d'oliviers, de palmiers et la mer à proximité.

Elle retrouve la propriété familiale dont les jardins s'amenuisent de plus en plus, car livrée aux spéculateurs de la Mafia par expropriation. , Mafia dont il est interdit de parler.

« Bagheria est devenue une ville mafieuse, mais il ne faut pas le dire »

Aujourd'hui le paysage est affreusement défiguré par des maisons et des immeubles construits sans discernement, en détruisant arbres, parcs, jardins et certaines constructions d'autrefois.

« Les extraordinaires Villas du XVIII^e siècle, qui sont parmi les richesses les plus précieuses de la Sicile sont privées de ce qui les entourait, et restent là comme des témoins transis et malmenés d'un passé qu'on a hâte de détruire »

Parcourant les pièces de la Villa familiale, elle s'arrête devant les photos de ses ancêtres, dont chacun a eu une vie pour le moins insolite.

MARIANA UCRIA, arrière tante sourde muette, au passé exemplaire, qui a tiré parti de son infirmité pour s'épanouir par l'écriture, et à qui Dacia a consacré un livre.

,SONIA la grand'mère Chilienne théâtrale qui à dix-huit ans avait fui la maison pour aller faire la « chanteuse lyrique » à Milan et qui avait rencontré le grand Caruso, lequel l'avait jugée talentueuse et belle.

Sonia, qui après bien des péripéties tomba amoureuse du beau Sicilien aux yeux bleus qui était le grand-père de Dacia,

Sonia qui craignait la beauté de ses filles plus que son propre vieillissement.

Et il y a TOPAZIA sa mère adorée, blonde et resplendissante, à la merveilleuse bouche de géranium, qui dans sa jeunesse ne supportant pas que la famille lui impose quoi que ce soit, pleine de mépris envers les grands mariages que l'on veut lui imposer, quitte son île pour épouser en secret le beau Fosco «l'anthropologue sans le sou».

Et en filigrane tout au long du livre il y a l'amour qu'elle porte à son PERE: **« Et durant toute mon enfance, je l'ai aimé sans être payée de retour. Ce fut un amour solitaire que le mien, je veillais sur lui, sur ses traces insaisissables, , sur ses odeurs secrètes »**

Je l'ai beaucoup aimé, ce père, le mien, plus qu'il n'est permis d'aimer un père, avec un déchirement douloureux...

Tout le livre reflète avec sensualité, la nourriture, les odeurs, la sexualité, la pédophilie, et surtout la SICILE.

Un livre passionnant qu'il faut lire absolument, une belle écriture très imagée, fluide, qui donne envie de lire d'autres livres du même auteur.